

## SOUVENIRS SUR RICHARD WAGNER

Sous le ciel d'Italie, dans le palais des Bourbons français, le 13 Février 1883, l'Artiste Allemand Richard Wagner ferma les yeux. Un voile éternel s'abassa entre eux et ce monde qu'ils avaient pénétré jusqu'au fond du cœur d'un regard si profond et si impitoyable, et en même temps si chargé d'amour et de force consolatrice. Quelque chose de merveilleux, d'insaisissable, oui, de terrible s'impose à l'âme humaine à la mort d'un pareil Grand de la Pensée : tout à coup un reflet de l'Univers est anéanti, — un violent flot de sang l'a éteint en un instant, ce reflet unique, qui n'existe que dans ce seul prodigieux cerveau, ce reflet formé et perfectionné par cette vie puissante pour aboutir d'une façon certaine au Génie.

Il est brisé comme un miroir, qui cachait encore toute la plénitude de la réalité derrière son brillant éclat ; et maintenant il ne reste plus rien que de pauvres débris dans lesquels la grande image se déchire petitement en mille morceaux.

Ces débris sont les faibles, imparfaites, mesquines considérations humaines, qu'à la mort d'un grand génie la foule qui survit propage coutumièrement ! A chaque mort semblable, le monde a perdu son image véritable, parfaite, universelle, elle a disparu à ses yeux pour jamais. On ne le reverra donc plus, ce monde ! Les types sublimes d'un Tristan, d'un Wotan, d'un Parsifal — il les voit encore, mais les yeux de soleil du Génie ne l'éclaireront plus. La lourde, noire paupière du tombeau lui cache une étoile de la vie, dans laquelle il pouvait lire son existence et sa destinée.

Et comme justement chez Wagner tout était œil, vision, contemplation ! Comme il pouvait s'exaspérer de l'incapacité de l'homme de « voir » simplement ! Toujours il calcule, spécule, construit et systématise dans le brouillard gris de l'aveugle théorie. « Avez-vous des yeux ? avez-vous des yeux ? » telle est son exclamation et sa plainte dans sa dernière lettre à un élève dévoué ; il nous raconte ensuite l'histoire suivante, qui témoigne si absolument de sa façon de voir et de sentir : « Une heure de vraie observation m'enseigne bien davantage que toute philosophie, que toute science de l'histoire. C'était le jour de la fermeture de

l'exposition universelle de Paris, en 1867. Ce jour-là, on en avait permis l'entrée libre aux écoles. A la sortie du bâtiment, retenu par l'entrée de milliers d'élèves des deux sexes, je restai une heure entière à pouvoir inspecter presque chacun en particulier de cette armée de jeunesse représentant tout un avenir. Cette heure de ma vie prit pour moi les proportions d'un prodigieux événement, si bien que, profondément ému, je fondis en larmes. Ceci fut observé d'une religieuse qui conduisait avec le plus grand soin l'un des cortèges de jeunes filles, et qui, à l'entrée du portail, ne se permit de lever son regard qu'à la dérobée. Mais je venais d'exercer assez ma faculté d'observation pour lire, dans ce regard, une peine indiciblement belle, représentant l'âme de sa vie. Cette apparition me saisit d'autant plus profondément que je n'avais pu en rencontrer une autre pareille ni même qui lui ressemblât dans les rangs à perte de vue des élèves et de leurs conducteurs. Au contraire, tout m'avait rempli d'horreur et de désolation : je découvrais la formation de tous les vices de la population d'une capitale, à côté de la faiblesse et de la maladivité, — la brutalité et la maligne convoitise, la stupidité, la vivacité naturelle comprimée, la timidité et la peur à côté de l'insolence et de la perfidie. Tout ceci conduit par des maîtres presque tous ecclésiastiques, revêtus de l'uniforme laidement élégant de la prêtrise à la nouvelle mode. Ces derniers sans volonté, sévères et durs, mais obéissant plus qu'ils ne dominaient. Tous sans âme, à l'exception de cette pauvre sœur. » — Nous avons là tout Wagner : l'homme, l'écrivain et l'artiste. Le grand penseur et enseigneur termine par ces mots : « Un long et profond silence me remit de l'impression reçue de cette prodigieuse vision. Voir, et se taire : tels seraient, au fond, les deux éléments pour sortir dignement de ce monde. Celui-là seul qui élève la voix après un tel silence mérite d'être écouté ».

Oui, après un tel recueillement il éleva la voix et nous parla en maître des choses les plus profondes et les plus élevées. Les paroles qu'on vient de lire, il les écrivit à la fin de sa grande vie, le 31 janvier 1883. Quinze jours après, cet œil perçant se ferma pour toujours et au dernier regard succéda le silence éternel. Ce lumineux Esprit de la Contemplation, le voilà plongé, lui aussi, dans cette « Nuit » qu'il enveloppe déjà d'un regard de « si merveilleux amour », dans le rêve de poète

de son Tristan. Non, il n'est pas en pays étranger, il est dans sa patrie, — dans cette « profondeur intime et fidèle » que ses Filles du Rhin, les voix plaintives de la Nature, surent exalter d'une façon si saisissante.

Le soir qui précéda sa mort, il avait lu à haute voix un beau conte allemand qui traite des Esprits élémentaires : *L'Ondine*, de La Motte-Fouqué. Longtemps encore il parla, perdu dans le royaume fantastique de la Poésie populaire, puis encore une fois, pour la dernière, il se mit au piano et entonna les dernières paroles de ce chant mélancolique des Filles du Rhin : « Dans l'abîme seulement existe l'intimité et la loyauté. » « Oui, l'intimité et la loyauté — seulement dans l'abîme », répéta-t-il doucement pour lui-même. — Alors il prit congé des enfants pour se livrer au repos. — Est-ce dans la profondeur du tombeau, dans sa fidèle intimité, dans son éternel silence qu'il allait entrer maintenant ? — Non, une autre profondeur s'était ouverte pour lui depuis longtemps pendant sa longue contemplation du monde ; et si son Tristan appelle Mort cette profondeur, il l'appelle aussi Amour, la mort du mensonge et de l'apparence ; et c'est dans cette profonde puissance de l'Amour que prend ses racines toute vie nouvelle, éternellement jeune et vraie !

Un petit cercle des plus intimes amis de celui qui n'était plus se tenait, silencieux, à la nuit tombante, autour de la tombe nouvelle, longtemps encore après la fin de la cérémonie funèbre ; la neige tombait en un léger grésil, doucement, au milieu des sévères peupliers et des buissons, sur les feuilles de lierre desséchées par l'hiver et qui entouraient la pierre que la nature cachait à nos yeux comme son bien le plus cher : là, c'était bien l'hiver froid, silencieux, désert : — mais dans les cœurs de ceux restés seuls et orphelins s'agitait le pressentiment de ce secret : que le « ce qui est poussière rentrera en poussière » signifie aussi : « de la mort renaitra la vie ». Là, les « Patries » des hommes se confondaient : la Nature terrestre, dans cette nuit de mort et d'amour, disait à sa sœur éternelle, « l'âme humaine », sa grande parole de consolation !

On aurait dit une voix sortant de la tombe ; car, en ces temps où la vie intellectuelle et matérielle est sans âme, hâtive, qui plus que Wagner et son art a provoqué, éveillé, renforcé, relevé les facultés de notre âme ? Oui, c'est des profondeurs de l'âme que

cet homme s'est élevé parmi nous au bon moment, pour nous exhorter au salut souverain par tout ce qu'il nous a apporté de cet asile de la félicité ; salut qui, pour toute l'humanité souffrante, est renfermé tout entier dans la force de l'âme. Certes, personne ne niera que dans notre monde moderne de « la Révolution » une masse de génie et d'esprit ait vu le jour et ait essayé de se propager, que de solides forces se soient agitées, que de vastes plans aient été amenés habilement à leur réalisation. Il est d'autant plus triste qu'au milieu de la grande activité de la vie moderne la puissance la plus noble de l'esprit humain soit toujours notoirement restée en arrière ; que le vivant intérêt du peuple lui ait été retiré, et que, ce progrès tant vanté, et qui, indiscutablement, s'est fait brillamment remarquer à bien des points de vue, ait entraîné le monde toujours plus avant dans la vie du matérialisme et de la mécanique. Cette influence fit surtout rétrograder le sens religieux pour la généralité des âmes allemandes. L'appel que quelques hommes sérieux firent à un nouveau « Réformateur » montre le vide des cœurs, qui ne savent tirer profit du fait simple qui est là, sublime, dominant infiniment toutes les tentatives de réformes : la possession des enseignements du Christ.

Celui qui a joui du grand bonheur de connaître Wagner non seulement par ses œuvres et ses écrits, mais encore personnellement, a pu se convaincre aussi qu'il y avait parmi nous quelqu'un qui a su tirer profit des doctrines du Christ.

Et si dans le peuple on recommence à voir un « ardent désir de salut », l'influence idéale et absorbante de l'Art wagnérien y a bien contribué pour sa part et à sa manière, à l'égard de ceux qui lui ont prêté une sérieuse attention. S'ils avaient tous aussi médité ses enseignements et ses paroles, nous serions plus avancés ! Que ses paroles soient donc répétées ici de mémoire.

C'était le jour qui suivit l'achèvement de la composition de *Parsifal*. Dans une conversation au sujet d'un nouveau livre de la tendance matérialiste et athée, Wagner dit à peu près ce qui suit : « On devrait être heureux d'avoir grandi dès l'enfance dans les traditions religieuses ; on ne peut les remplacer par rien d'autre. Elles ne font que dévoiler toujours davantage leur sens profond et nous rendre plus heureux. Le fait de savoir qu'autrefois un Sauveur était là reste le plus grand bien de l'homme. Vouloir rejeter tout cela d'un coup,

témoigne d'une grande servitude, d'un esclavage de l'esprit par d'absurdes influences démagogiques, et cela n'est après tout que fanfaronnade ! » Une autre fois, il employa, à propos d'un habile critique du Christianisme, une heureuse expression : « Il écrit sur la religion et le Christ comme un élève de quatrième qui vient de passer en troisième. » Et tandis qu'il plaignait l'homme qui n'avait pas su plonger un regard profond, sérieux, dans l'intérieur de ce qui nous est apparu de plus grand, d'unique, il nous donna lui-même, une autre fois, à nous qui avons pu l'entendre parler sur le sujet, un exquis témoignage de la façon dont il avait contemplé cet événement, par ces paroles :

« On pourrait dire : il y a eu tant de martyrs et de saints, pourquoi justement Jésus le divin serait-il parmi eux ? Mais tous ces saints, hommes et femmes, ne le devinrent que par la grâce de Dieu, par une sorte d'illumination, d'expérience, par une conversion intérieure, qui de pécheurs qu'ils étaient les a rendus surhumains, et maintenant ils nous paraissent presque humains. Buddha avec son harem était aussi un prince libertin, avant que l'illumination lui vint. Ce fut moralement grand, sublime de sa part, de renoncer aux plaisirs de ce monde, mais non divin. Jésus, au contraire, est dès le début exempt de péchés et de passions, il est pur de par sa nature même, et pourtant il ne nous apparaît pas, comme on pourrait le croire, sous les traits d'un phénomène « intéressant » ou comme une figure non humaine ; au contraire, sa pure divinité est absolument humaine, il nous touche tous humainement de pitié par ses souffrances. Il est une apparition incomparablement unique ». Et Wagner termine par cette phrase inoubliable : « Tous les autres ont *besoin* d'un Sauveur. Lui, il est le Sauveur. »

Comme, depuis 1883, quelques hommes grands et nobles ont encore disparu, les mots qui vont suivre nous paraissent doublement significatifs :

« Une seule fois, qui ne reviendra pas, la divinité même a percé l'enveloppe humaine sous la forme de la plus parfaite naïveté, et de la plus pure beauté, et nous a montré le chemin du salut ; mais ce chemin mène à la mort : et le Christ nous a donné l'image d'une « belle mort » à laquelle conduit une belle vie. »

Assurément, pour de telles paroles il fallait l'homme tout entier qui n'est plus maintenant ; le son et l'accent de sa voix, son œil parlant, la vivacité de toutes ses

expressions, le sérieux terrible, le saisissement profond qui faisait tressaillir tout son être dans de pareils moments.

Lorsqu'on cherche à faire connaître de souvenir « sa parole », cela semble toujours un rapiécage, artificiellement accommodé selon notre façon habituelle de parler dans les livres. Et le pauvre écrivain surtout reçoit la douloureuse impression d'une phrase bien sonnante, à la place de ce qui était en tous points Vie et Vérité. Dans de pareils moments, on pouvait éprouver immédiatement comment, chez Wagner, la chose sentie et vue devenait tout de suite un tout vivant, une absolue réalité, corporelle, une œuvre d'art. Jamais il n'en reste à la seule parole : en même temps, mystérieusement, la musique résonne hors des profondeurs de l'âme d'où jaillit cette parole, et la forme du « Héros » apparaît au regard de l'auditeur.

Que quelque chose de semblable soit réellement mort, une pareille projection de l'image de l'Univers hors de l'esprit de cet homme sur sa personnalité immédiate disparue, c'est là certes un profond sujet de deuil ! — Avec cette faculté de plonger son regard si profondément dans l'Être de la religion, Wagner aurait-il pu devenir un réformateur ? Difficilement pour ceux qui n'appellent un réformateur qu'à cause de leur tourment religieux, et ne peuvent par conséquent le concevoir que dans le domaine de la Religion. Ceux-ci parleront même de profanation et de blasphème, si ce réformateur est artiste par sa nature, et qu'alors l'image du monde qu'il aperçoit, il ne la met au jour que sous une forme symbolique, bien qu'il la tire du fond d'une âme religieuse. En effet, cela ne compte que comme jeu ou apparence, c'est du « théâtre », de la « comédie », un « amusement », au fond une chose frivole. Alors quelqu'un vient, qui veut réformer, en disant : Oui, hélas, c'est ainsi, mais ce ne doit pas être ainsi ! Le lieu dans lequel de si grands maîtres nous ont ouvert le Royaume de l'Âme en de saintes heures bénies, par les plus nobles inspirations de leur Génie, — ce lieu, dis-je, est digne, est capable, avant d'autres, de présenter au peuple ce qu'il y a de plus noble, de plus puissant, de faire chanter dans son cœur le réveil du principe endormi de cette âme humaine, dans le fond de laquelle repose l'or pur de la vraie croyance en ce qui est Divin ! Lorsqu'un tel homme apparaît et

s'efforce pendant toute sa vie, par tous les moyens, de rendre possible la consécration idéale de ce lieu dont l'influence peut être bonne, mais aussi pernicieuse pour le peuple, le théâtre ; lorsqu'il apprend, au prix de l'expérience de son existence entière, que les choses profanes et indignes, enracinées par des siècles d'habitude, ne peuvent être rejetées, même au moyen des plus nobles œuvres d'art, hors des temples ouverts des conventions artistiques ; lorsque cet homme, dis-je, ose construire pour son Idéal et pour ses œuvres un bâtiment particulier, afin de pouvoir au moins dans un endroit libre présenter des exemples dignes, des exemples d'un style dramatique pur, non influencé et artistique ; lorsqu'un maître allemand fait cela pour l'art théâtral de son peuple, alors ces « gens sérieux » se mettent à l'écart, et, prétendant que cela ne les regarde pas, ils disent que ce ne sont que des affaires de théâtre, qui ne comportent en elles rien de sérieux, et qui vraiment ne peuvent exercer aucune influence salutaire sur l'esprit du peuple ! Quoi ! on voudrait faire du théâtre une église, remplacer la Religion par l'Art ! — C'est à ce point qu'on en arrive par l'orgueil du talent artistique. — Rien n'était plus loin de la pensée de Wagner que d'élever ainsi l'art au-dessus des Choses Saintes. Il cherchait, au contraire, et pouvait par l'esprit religieux élever l'art bien au-dessus de ce qui est commun et purement sensuel, parce que seul cet esprit supérieur est aussi le plus élevé. L'art doit le servir, par l'expression des sentiments les plus beaux et les plus dignes. Lui-même s'est exprimé assez clairement à ce sujet. Je rappellerai ici les phrases suivantes : « Il est facile aujourd'hui d'apostropher l'Eglise ; la tribune politique, la diplomatie, les journaux qui les servent, la traitent généralement, et selon les intérêts représentés, avec autant de respect à peu près qu'un établissement de crédit mobilier. Si nous voulions entreprendre de démontrer aux représentants des intérêts de l'Eglise que le manque de respect qui se manifeste à son égard est vraiment en connexion avec l'infamie que l'on attribue de notre temps à l'art public, il est évident que, par respect pour nous-même, nous aurions à adopter un ton plus digne. D'autre part, nous ne nous sentons nullement disposés et n'avons pas l'intention de toucher à la substance même de l'Eglise, le Dogme religieux, mais à sa forme extérieure, par laquelle elle entre dans la

publicité de la vie bourgeoise et l'effleure sensuellement. Cette forme extérieure lui sert à indiquer significativement l'inexprimable profondeur de sa substance, à influer d'une façon décisive sur l'imagination du laïque ; elle doit donc se soumettre aux lois du beau esthétique. Cependant nous sommes si loin de partager le presque universel manque de respect à son égard, que nous devons même trouver blâmable d'employer immédiatement ou de suggérer l'emploi de ces lois comme argument contre elle. Ces représentants des intérêts de l'Eglise, nous voudrions seulement les exciter à réfléchir à ce sujet, puisqu'en quelque sorte nous employons un moyen semblable en appelant l'attention à l'aide d'une évocation d'êtres appartenant à l'histoire. C'était un beau temps pour l'Eglise Romaine, lorsque Michel-Ange décorait les murs de la Chapelle Sixtine des plus sublimes des œuvres picturales ; que signifie, au contraire, une époque où, à l'occasion de grandes fêtes, ces œuvres sont recouvertes de draperies théâtrales et de clinquant ? C'était un beau temps, celui où un Pape, déterminé par la sublime musique de Palestrina à conserver au service divin l'ornement de l'art des sons, au contraire de cette époque d'abâtardissement où il intervint en le bannissant à jamais du sein de l'église ; que nous dit une époque où un air d'opéra à la mode ou quelque air de ballet sert de *Credo* et d'*Agnus* ? Lorsque l'*Auto* espagnol représentait devant le peuple, sur la scène, sous la forme de fiction dramatique, les plus sublimes mystères du dogme Chrétien, c'était un plus beau temps que lorsque, parti de la capitale de la puissance protectrice séculière de l'Eglise, un Opéra parcourut le monde, dans lequel (comme dans les *Huguenots*) des meurtriers et des incendiaires revêtus des plus saints costumes entonnent, dans l'horrible jargon des prêtres, leurs trios toujours pleins d'effet. Entrons-nous dans un théâtre, nous y voyons, aussitôt que nous y jetons le regard de la réflexion, un gouffre infernal des possibilités les plus basses et les plus sublimes. Si à l'église l'homme d'esprit élevé se recueille en une ardente dévotion, ici, au théâtre, l'homme tout entier se voit représenté dans l'effrayante nudité de ses passions les plus basses et les plus hautes. De tout temps les plus grands poètes des peuples se sont approchés de cet effroyable gouffre avec des frémissements d'horreur ; ils inventèrent les



lois les plus ingénieuses pour bannir le démon qui se cachait là, au moyen du Génie. De ce gouffre s'approchèrent aussi les enchanteurs mélodieux de l'art des sons, qui versèrent un baume céleste sur les plaies béantes de l'humanité ; Mozart créa là ses chefs-d'œuvre, et c'est vers le théâtre que se portaient les désirs ardents et pleins de pressentiments de Beethoven pour confirmer là ses forces les plus puissantes. Mais dès que les grands enchanteurs s'éloignent de ce gouffre, les Furies de la trivialité, de la plus basse lubricité, les Gnomes grossiers des plaisirs les plus déshonorants, s'en approchent en dansant. Et ce Pandemonium, ce terrible théâtre, vous l'abandonnez étourdiment à l'exploitation par la routine ! Ce Théâtre que les ecclésiastiques protestants du siècle dernier regardaient avec très juste raison comme un piège du diable, vous vous en détournez aujourd'hui avec dédain, tandis que d'autre part vous le chargez déclat et de faste. S'il est possible que, dans la vie moderne transformée, un théâtre soit créé, qui réponde à son intrinsèque civilisation de la même manière que le théâtre grec répondait à la Religion grecque, alors l'Art sera revenu à la source vivifiante qui le nourrissait chez les Grecs ; si cela n'est pas possible, cet art régénéré sera mort-né. »

Wagner écrivait ces lignes déjà en 1867. Je les ai rendues d'une façon très détaillée, car elles répondent à une accusation très lourde et très répandue. Nulle part et jamais Wagner n'a mêlé l'Art à l'Eglise, bien que, d'une part, il ait désiré pour l'Eglise le noble embellissement de son Culte au moyen de l'Art sublime, et que, d'autre part, il ait cherché à rendre au théâtre la pleine consécration et dignité d'une expression purement artistique pour le même esprit de civilisation qui, dans l'Eglise, manifeste sa substance intime par la Religion sous la forme de service divin. Il n'entendait pas par là un faste sensuel et un raffinement spirituel ; non, car au sujet de la valeur incomparable du simple culte évangélique, dans lequel est renfermée toute possibilité de profondeur religieuse, il nous dit un jour, à l'occasion d'une sainte communion, d'exquises paroles. Quelques lecteurs hâtifs de ses écrits auront, parfois, été trompés par quelque expression particulièrement élevée, mais qui, sous la plume de cet artiste, s'explique facilement par le sérieux et la profondeur du sentiment qui l'animait pour l'im-

mensité et le sublime de sa tâche. Comme autrefois, dans un élan de reconnaissant enthousiasme, il avait exalté la musique, qui lui avait été si salutaire dans les passages difficiles de la vie, au point de la nommer « l'Art uniquement rédempteur », il recommanda, dans la suite, très énergiquement à ses disciples de ne pas employer des mots tels que : « Rédempteur », « Salut », « Sauveur », à la légère et aussi facilement que d'autres, pour désigner des choses terrestres, même des plus nobles. La profanation des choses saintes et augustes lui était aussi pénible que l'exagération de la chaleur, que l'introduction même d'une apparence de passion dans de tranquilles enseignements, par des paroles instructives.

Le cri puissant, que la pression extraordinaire du destin sur une grande âme lui avait une fois arraché à lui seul, parce qu'il était Lui, par le besoin de ce qui est noble et beau, ne devait pas devenir une phrase banale pour le vocabulaire de ceux auxquels il avait rendu la vie plus douce par son art. Il n'aimait pas non plus, lorsqu'on défendait une bonne cause, que l'on soulignât par trop souvent certains mots pour exercer une influence cachée, comme si l'on voulait « haranguer » les gens et « les convaincre par des criaileries ». Lorsqu'il venait, par hasard, à parler de ses propres œuvres d'une façon générale, il les nommait ordinairement « des essais », « des projets ». Il nous parlait alors à voix plus basse, comme s'il voulait se retirer en lui-même pour échapper à la publicité. « Ce que j'ai essayé de faire pour cela au moyen de mes faibles forces », — ou : « Que mon modeste apport subsiste ou non ». — Ce n'était donc pas à son œuvre, son art, qu'il faisait allusion, mais à ce pour quoi il créait : l'Idéal. Ce qui lui importait avant tout, c'était la substance artistique, pour cette grande forme vivante et dont l'essence change toujours : « l'Œuvre d'art de l'Avenir », Elle ne devait pas être un procédé d'art, une production artistique, mais une vie artistique, une civilisation. « Dites donc aux gens que je ne travaille pas à l'œuvre d'art de l'Avenir ! » écrivait-il à ses amis lorsqu'il créait l'Anneau du Nibelung. En effet, il ne travaillait pas à une œuvre d'art, il créait pour l'œuvre d'Art. Mais nous, nous savons comment et ce qu'il a créé, et nous avons absolument le droit de nommer ses œuvres autrement que « Essais » et « Projets ». Pour

nous l'œuvre créée pouvait seule répondre à l'idéal de son créateur. Cet idéal est au-dessus de toute réalité. Cet idéal peut-il être réalisé ? Telle est la question que Wagner se posait en 1867. Souvent pendant les dernières années de sa vie il exprimait ses idées au sujet de l'art et de son avenir. « Notre civilisation va mal ! Sauvons dans tous les cas ce qu'il reste de bon, de beau, de noble ; cherchons à le protéger comme on protège un drapeau au cours de la bataille, et à le conserver pur comme une chose sainte, autant qu'il est possible. Peut-être dans la ruine universelle, qui est à prévoir, sera-t-il sauvé comme un joyau oublié ; sinon c'est déjà, certes, quelque chose, si une partie du plus noble héritage de l'humanité accompagne, dans le grand naufrage, ce qui est mauvais et pourri ! » Toujours, une foi digne, héroïque, du Grand, du Noble, et du Beau, lui semble le but le plus élevé de nos efforts ; mais encore fallait-il, pour la conserver jusqu'à l'heure sublime de la mort, faire agir tant qu'on le pouvait les forces efficaces des souvenirs et des faits.

C'est en ce sens que, comme artiste, il tenait tant à une Ecole de style qui conserverait dignement une tradition pour l'exécution des œuvres de ses grands prédécesseurs dans l'art musical. Toujours il considéra comme un triste indice pour la nation allemande qu'elle prête en musique la même attention à tant de choses foncièrement différentes et qu'elle accueille avec la même avidité les productions de bon ou de mauvais aloi. « C'est incroyable tout ce que l'Allemand considère comme beau, si l'entend au concert d'abonnement », dit-il une fois en plaisantant. Sa propre délicatesse en ce qui concernait tout ce qui est faux, non vrai, envers l'apparence et le masque, à tous les points de vue et sous toutes les formes, était effrayante.

On a trop désappris à ressentir si fortement, et si vraiment ; et l'on est effrayé lorsqu'éclate au sujet d'une œuvre d'art un jugement que n'éblouissent ni mensonges ni fanfaronnades, comme c'était toujours le cas chez Wagner, selon une élémentaire nécessité, à cause de ce sentiment indubitablement sûr, puissant et si facilement poussé jusqu'aux dernières limites de l'indignation pour la cause de la vérité ; sentiment dont on pouvait tirer une infinité d'enseignements

pour se perfectionner dans la faculté du jugement et pour la justesse du sens esthétique.

Ce sentiment se manifestait sous sa plus belle forme chaque fois qu'il nous lisait une grande œuvre poétique et qu'il parcourait au piano une œuvre musicale, ce qui arrivait toujours spontanément.

HANS DE WOLZOGEN.

Traduit de l'allemand par DAVID ROGET.

(A suivre.)



Léon Bloy